

# Le colibrisme est un attrape-nigaud

hernja

Chercheur Sciences de l'Education

Il fait 40 degrés cette semaine dans une partie de la France. C'est déjà la deuxième vague de chaleur de l'année. Demain viendront sans doute les incendies, même dans des forêts jusqu'alors préservées. Les colibris se mobiliseront. Ils éteindront des flammèches et des feux localisés. Mais le colibrisme n'aura aucun impact sur la chaleur d'un monde qui consomme et consume.

## **Gardons le colibri et finissons-en avec le colibrisme**

*Il fait 40 degrés cette semaine dans une partie de la France, lors de la deuxième vague de chaleur de l'année, à peine un mois après un épisode déjà inédit en mai. Demain viendront sans doute les incendies, même dans des forêts jusqu'alors préservées. Les colibris se mobiliseront. Ils éteindront des flammèches mais n'auront aucun impact sur la chaleur du monde qui continuera à favoriser les incendies.*

Le colibri est devenu l'animal préféré des consciences tranquilles. Petit, sympathique, inoffensif, il permet à certains de croire qu'il suffit de « faire sa part » pour répondre à l'effondrement écologique. C'est précisément là que commence le problème. À force de célébrer les bons gestes individuels, on finit par faire oublier que ce qui brûle n'est pas une addition de comportements, mais un système. On masque également le fait que la somme des petits gestes ne fera jamais une politique de lutte contre les changements climatiques en cours.

Le colibrisme, pour ceux qui imaginent faire leur part, est souvent une écologie de confort. Il rassure, il déculpabilise, il donne le sentiment d'agir sans rien exiger de vraiment dérangeant. Il invite à trier, consommer un peu moins, recycler davantage, changer quelques habitudes. Mais il laisse intactes les structures qui produisent la catastrophe. Il ne change pas sur le fond la

dépendance aux énergies fossiles, la logique extractiviste, les inégalités massives face aux changements. Il ne décourage pas les intérêts économiques puissants ni l'aveuglement politique. Le petit geste, seul, ne dérange personne, et souvent n'arrange pas grand-chose. C'est même pour cela qu'il est si largement célébré.



Le récit du colibri a servi à déplacer la question écologique du terrain collectif vers la morale individuelle. Il a transformé une crise politique et environnementale en problème de comportement. Si chacun est invité à se sentir responsable, ce qui est positif, personne n'est réellement sommé de changer les règles du jeu. On applaudit la bonne volonté pendant que le désastre continue. On encourage les consciences propres dans un monde structurellement autodestructeur.

Le problème n'est pas que les petits gestes soient inutiles. Le problème est qu'ils deviennent un alibi. Une société peut très bien multiplier les gestes vertueux et continuer à détruire le vivant. Elle peut même en tirer une fierté morale. Le piège du colibrisme est de substituer la satisfaction d'être du bon côté à l'exigence de transformer ce qui produit la catastrophe en cours.

Il faut donc arrêter de sacraliser le colibri. Chacun peut et doit agir à son niveau, c'est indiscutable. Mais chacun doit savoir que cela ne suffit pas. Et chacun doit sans doute lancer l'alerte, avec conviction et force. Pour cela, le colibri est trop sympathique et insignifiant pour être pris au sérieux. Il ne fait peur à personne, même en escadrille. Il aurait fallu, pour ces gestes-là, choisir un

animal moins sympathique, avec des serres et un bec qui pourraient griffer et déchirer, mais surtout inquiéter ceux qui mettent le feu, pour les inciter à ne plus le faire. N'oublions jamais que la véritable violence n'est pas dans la colère de ceux qui alertent. Elle est dans ce que nos sociétés infligent déjà au vivant, à la Terre et aux générations futures.

Une écologie digne de ce nom ne consiste pas à faire sa petite part dans un système qui reste intact. Elle consiste à attaquer ce système, par des mots, par des votes, par des actions et en poussant des cris au moins aussi puissants que les oies du capitol. Elle consiste à contester ses normes, à déplacer les rapports de force, à rendre possibles des choix qui ne sont pas simplement individuels mais collectifs et systémiques.

Ce qu'il faut désormais, ce n'est plus une écologie des bonnes intentions, ni une écologie qui culpabilise les plus fragiles et préfère pointer les comportements individuels plutôt que les dérives générales. C'est une écologie qui dérange les tenants des équilibres politiques et économiques, qui oblige. Une écologie qui se fait entendre et qui transforme, qui entraîne les plus démunis dans un combat qui concerne leur survie plutôt qu'une écologie qui semble les ignorer ou les stigmatiser

Le vrai courage écologique n'est pas dans le geste symbolique. Il est dans la capacité à dire que certaines solutions molles sont devenues une partie du problème. Gardons alors le colibri dans nos gestes quotidiens, mais cessons d'en faire une morale. Pendant que le thermomètre s'affole une nouvelle fois cette semaine, l'écologie doit nommer la violence réelle, déranger les équilibres établis et transformer les rapports de force.